

vie nouvelle et ne tarda pas à conquérir le premier rang, ce qui lui valut le titre de sergent-major de sa classe. Son caractère était si heureux que son évidente supériorité, loin de lui attirer de la jalousie de la part de ses camarades, lui ralliait tous les suffrages.

En 1866, il fut reçu à l'École Saint-Cyr. Il n'y entra point cependant ; on eut peur pour sa jeunesse du rude régime de l'École. L'année suivante, reçu de nouveau au concours, il fut définitivement admis, et prit immédiatement la tête de sa promotion.

Il était sous-lieutenant d'infanterie lorsque la guerre de 1870 éclata. Le rôle qu'il joua dans cette guerre fut bref mais glorieux. Nous regrettons que le cadre de cette notice ne nous permette pas de citer ici tout au long la lettre à sa mère dont nous donnons l'extrait suivant :

“ Chère mère. C'est le 6 août au combat de Woerth que je fus blessé. J'avais eu jusque là la chance de n'être point touché au milieu d'une véritable pluie de fer et de plomb, lorsqu'un obus brisant un arbre près de moi, un éclat de bois m'atteignit à la main droite et me mit deux doigts hors de combat. Une heure après, je regrettais beaucoup moins la perte des susdits doigts, car une balle bavarroise me fracassait la même main et venait se loger entre les deux os de mon poing, d'où je la tirai délicatement. Je reçus alors l'ordre de me rendre à l'ambulance, et c'est pendant que je m'y traînais, qu'obligé de passer sous le feu des batteries prussiennes, je reçus un éclat d'obus dans la cuisse droite. Maintenant, inutile de vous dire que cela va très bien ; il est vrai qu'il a fallu me faire l'amputation du poignet.”

Il jugeait aussi inutile d'ajouter que sa conduite au feu avait été superbe. Et que, rendu à l'hôpital, ayant entendu les médecins constater tout bas leur pénurie de chloroforme, lorsque vint son tour d'être opéré, il leur dit : “Donnez le chloroforme aux soldats, moi je m'en passerai.” Et pendant qu'on lui sciait le poignet, mordant son mouchoir, il n'exhala point une plainte.

Telle est l'histoire de la blessure de celui qu'on appela depuis “le glorieux manchot.” Ajoutons qu'il réussit à se servir de son membre mutilé avec une adresse surprenante.

En attendant sa guérison le jeune officier restait à l'hôpital prisonnier des Prussiens.

Cependant sa sœur, aussi courageuse que lui, ayant laissé sa mère à Nancy, partit à travers l'Alsace, à la recherche du cher blessé. Ayant fini par le retrouver, elle demanda aux Allemands sa liberté. Ceux-ci y consentirent à la condition qu'il s'engagerait à ne plus porter les armes. Il refusa. Dans cette extrémité, la jeune femme eut recours aux grands moyens ; elle partit pour Versailles, obtint une entrevue de Bismark, se jeta à ses genoux, et, finalement, sur un certificat des chirurgiens que le blessé était pour longtemps inapte à la guerre, obtint sa libération sans condition.

Cependant, un mois plus tard, le jeune lieutenant que le bruit des canons empêchait de dormir, encore mal guéri, “traînant du pied, battant de l'aile”, se présentait à la place de Besançon, 8 octobre 1870. On l'incorpora à l'armée de Bourbaki, avec le grade de capitaine du 63^e régiment de marche. Il avait à peine vingt-deux ans.

L'histoire de cette malheureuse armée est bien connue. Victorieuse à Villersexel, écrasée ensuite sur les bords de la Lisaine, elle fut rejetée dans les neiges du Jura, d'où, après de terribles souffrances, elle parvint à trouver un refuge en Suisse. Cependant Gérard avait disparu, et sa sœur au désespoir avait de nouveau quitté Nancy à sa recherche, 9 février 1871. On la vit visitant les ambulances, soignant les blessés, retournant les cadavres dans les fossés, cherchant partout son frère. Elle apprit enfin qu'il était malade à l'hôpital de Besançon. L'intrépide capitaine avait refusé de se rendre aux Prussiens et de s'interner en Suisse. A la tête de 120 fantassins, il s'était lancé à travers l'armée du général Manteuffel, et après sept nuits de marches forcées, il était parvenu plus mort que vif en Savoie.

La pauvre Edmée, elle aussi, était plus morte que vivante. Elle se traîna à Nancy où elle expira. On lui fit de magnifiques funérailles. A des Prussiens qui demandaient le nom de cette morte si regrettée un gamin répondit : “C'est la sœur de Jeanne-d'Arc.”

Après l'armistice, le capitaine Pau fut affecté au 135^e régiment et combattit la Commune. Il obtint la croix d'honneur à moins de vingt-trois ans.

La suite de la carrière du jeune officier fut triomphale. Désigné dès lors au plus haut